

## Nicolas Bendrihen

### Se relier aux lettres \*

Si l'inconscient ne prend corps que des mots, comme nous l'indique Marie-José Latour dans l'argument de cette journée de travail sur « Le corps de l'inconscient », comment ces mots prennent-ils corps dans l'inconscient quand le réel bouleverse nos liens au corps que l'on a ?

Pour y réfléchir, je vais parler d'*Un garçon qui voulait dormir*, le magnifique écrit d'Aharon Appelfeld <sup>1</sup>, car il nous enseigne sur ce qui peut permettre à un sujet qui a vécu l'horreur de se relier à la langue, aux autres, à son passé et finalement à la vie, par l'écrit et un appui tout particulier sur les lettres.

Nombre d'entre vous doivent connaître cet auteur, notamment par le beau texte qu'avait publié Laurence Mazza-Poutet en 2010, « Du gravier dans la bouche <sup>2</sup> ». Je poursuis ici ce qu'elle avait introduit.

Aharon Appelfeld est né en Bucovine (une partie de l'ancienne Roumanie) en 1932, dans une famille juive assez peu religieuse. Il a connu l'assassinat de ses parents, la déportation, les camps, l'évasion, la cachette qui se fait prison, puis la vie sauvage, puisqu'il a erré dans la campagne et la forêt, fuyant le risque d'être repris par les nazis, trouvant abri dans des maisons dont les occupants n'étaient pas toujours bien intentionnés. On trouve trace de cette expérience dans la plupart de ses livres, notamment *Histoire d'une vie*, mais aussi *La Chambre de Mariana*, entre autres... La force d'Appelfeld est d'avoir réussi à aller au-delà d'une écriture témoignage, par la littérature, s'éloignant finalement de la position d'Adorno qui voulait qu'après Auschwitz toute poésie soit impossible.

Appelfeld écrit ce qui avait disparu en lui, dans les suites de ce qu'il a subi de plus réel. C'est la route vers cette écriture qui se trace dans le texte que j'ai choisi d'évoquer.

### Conflit de langues

Arrivé en Israël, avec quelques jeunes rescapés comme lui, Appelfeld va progressivement écrire une œuvre magistrale en hébreu, dans une langue

nouvelle pour lui car sa langue maternelle était l'allemand, teintée de yid-dish. Mais ce passage d'une langue à une autre est une violence, parce qu'il se fait sur l'effacement de sa langue maternelle, jusque-là présente dans les rêves qui accompagnent son long voyage vers Israël et les premiers mois de son arrivée.

C'est ce qu'il déplie donc dans *Le garçon qui voulait dormir*, et dans lequel je relève deux temps : l'apprentissage oral de l'hébreu qui va faire séparation avec sa langue maternelle, puis l'usage particulier des lettres pour se relier à cette nouvelle langue, dans un moment de douleur extrême du corps, qui trace enfin sa voie vers l'écriture.

Ce texte – nulle part il n'est écrit que c'est un roman – commence par le long voyage d'Erwin (qui ne se prénomme pas encore Aharon) vers Israël. Ce voyage se fait pour lui dans le sommeil, un sommeil de plomb qui dérange les autres rescapés, même s'ils le portent, tel un bagage, tout au long de l'exode. Le garçon qui voulait dormir, c'est le garçon qui voulait rêver, voie unique et royale pour se relier à son passé d'avant la catastrophe, disparu. Il y retrouve ses parents, son passé, les sensations du corps et les paroles de ses proches. « Dans mon sommeil j'étais relié à mes parents, à la maison dans laquelle j'avais grandi, je continuais à vivre auprès d'eux, sans aucune séparation. À l'état d'éveil j'étais comme expulsé de ce lieu protégé, et me retrouvais blessé par des éclats aveuglants <sup>3</sup>. »

Mais ce sommeil ne peut durer, et Erwin est pris en charge, avec quelques jeunes de son âge, par Efraïm, un solide instructeur, à son arrivée à Naples, une étape sur la route. L'instructeur dessine le programme : entraînement physique, apprentissage de l'hébreu, et de nouveau entraînement physique. Le programme promet un changement : « En trois mois on ne vous reconnaîtra plus. Vous serez grands, robustes et bronzés. *La langue se reliera à votre corps pour ne former qu'un* <sup>4</sup>. »

Pour Erwin, l'hébreu est comme une langue du corps, apprise en courant sur les plages pendant l'exode : « Chaque mot hébreu renforçait le corps <sup>5</sup> », « on court toute la journée en essayant de relier des mots nouveaux au corps <sup>6</sup> ». De façon métaphorique, Appelfeld écrit et nous rend sensible la façon dont une langue entre dans le corps, par le corps, comment les sons nouveaux viennent résonner et soutenir son corps, qui se développe mais aussi se reconstruit après les années de privation. La particularité est que cette langue vient comme déloger l'allemand : « Ma langue maternelle était en recul constant tandis que l'hébreu prenait racine, élargissait mon horizon et me liait à la terre et aux arbres. Je n'avais plus de doute : mon

ancienne vie était sur le point de s'évanouir, j'allais être de plus en plus proche de cette terre et de sa végétation <sup>7</sup>. »

Ce premier temps d'apprentissage est oral, Erwin baigne dans les sons hébreux, dans cette langue qui l'accueille et qu'il accueille aussi, mais presque à son corps défendant tant, en prenant corps pour lui, elle va creuser la séparation avec son passé. La tonalité de ses rêves change : dans les scènes rêvées, ses parents se sont habitués à vivre sans lui, il y a aussi la désolation de sa mère de le voir parler une nouvelle langue, l'incompréhension entre eux deux, la douleur d'Erwin qui fait le choix de continuer à vivre.

Bien sûr, même si l'hébreu est présenté comme une langue nouvelle pour lui, peut-être en possédait-il déjà quelques bribes, entendues dans la bouche de ses grands-parents, ce que d'autres écrits laissent entendre.

On peut surtout douter qu'une langue maternelle ne s'efface complètement. C'est par contre comme si cette langue qui entre dans son corps lui permettait d'introduire une distance avec son enfance d'avant la catastrophe, et permettait de faire séparation symbolique, au-delà donc de l'arrachement réel qu'il a subi. L'incompréhension qui s'installe entre lui et sa mère dans les rêves pourrait nous montrer que, dans l'inconscient, la nouvelle langue est venue marquer, symboliser l'écart et l'absence, car ils ne peuvent plus se parler comme avant, même s'ils se parlent : « Ces mots ont-ils été inventés seulement pour nous éloigner des nôtres <sup>8</sup> ? »

La nouvelle langue entre dans le corps, et change les pensées : « Moi, j'avais du mal à relier les mots pour en faire une phrase, et toute question me plongeait dans une grande confusion. Je regardai mon reflet dans le miroir des douches : mon corps s'était rempli, mes muscles développés, je savais allonger mes membres et les replier dans l'eau pour nager, soit, mais pourquoi mes pensées avaient-elles changé ? Je ne penserais plus comme mes parents, je ne m'étonnerais plus de ce qui les étonnait <sup>9</sup>. » L'hébreu vient faire séparation avec ce qui lui avait déjà été enlevé.

La séparation se marque aussi avec le changement de prénom : on sait à quel point le prénom est porteur du désir parental. Erwin devient Aharon, les premiers mois de son installation, là aussi pas sans douleur : « Une nuit, je me vis en rêve chez moi, relayant ces arguments devant mon père, dont la réaction fut sans équivoque : "On ne change pas son nom, tout comme on ne change pas de langue maternelle. Le nom, c'est l'âme. En changer, c'est ridicule <sup>10</sup>". » Il écrit aussi : « [...] comme si on avait arraché leur nom de leur corps pour en insérer un nouveau <sup>11</sup> ». Il devient pourtant Aharon.

Cette séparation par l'hébreu – c'est en tout cas mon hypothèse – n'est que le premier temps de son processus pour se relier aux lettres. Il me

semble que seul le deuxième temps lui permet d'accéder à son passé, ou plus exactement d'écrire son passé, ce qui lui permet de s'y relier, *via* les lettres qu'il s'est appropriées, et de produire l'œuvre qu'on sait. Cette deuxième étape ne se fait pas là aussi sans le corps, douloureux cette fois-ci.

### Se relier aux lettres

À la première sortie en mission armée, Aharon est blessé par balles aux jambes, ce qui entraîne une paralysie. Quand il se réveille, il a l'impression que la nouvelle langue a disparu, et il reprend l'allemand (avec lequel il échange avec son médecin), ce qui nous montre bien que la langue maternelle ne peut s'effacer ainsi.

L'enjeu est maintenant pour lui de relier ses jambes à son corps, et là s'impose l'écriture, d'abord dans sa dimension graphique. Parallèlement aux multiples interventions chirurgicales, accompagné sans cesse par la douleur, Aharon se met à recopier des textes, comme certains artistes commencent à copier les toiles des maîtres : la Bible, Agnon et Kafka en hébreu. Cette calligraphie vient comme soutenir son corps souffrant : construire des lettres qui tiennent droit quand son corps ne peut plus se dresser. « [...] je recopiais chaque jour des passages de la Genèse pendant trois ou quatre heures, pour tendre un fil non seulement entre les mots et moi, mais aussi entre leur forme et moi <sup>12</sup> ». « Je sens que la copie me rapproche des lettres <sup>13</sup> », écrit-il aussi.

La lettre donne forme aux mots, elle est avant tout support réel hors de toute signification. Dans « L'instance de la lettre dans l'inconscient », Lacan écrivait : « Nous entendons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage <sup>14</sup>. » C'est par cet apprentissage patient et douloureux de la lettre comme pur matériel, qu'il va ensuite utiliser pour écrire, qu'Aharon, au-delà de cette copie, va organiser son monde jusque-là plongé dans les ténèbres : « Je rêvai que j'étais à un bureau sur lequel j'essayais de reconstituer des lettres hébraïques cassées. Je déployais tous mes efforts sans succès : les points de rupture résistaient. Mais soudain, comme par miracle, un effort supplémentaire, plus intérieur, me permit non seulement de réparer les lettres mais de construire une phrase complète : "Maman, ne désespère pas, je suis en route vers toi". Je sentis que le message écrit arrivait à exprimer ce que je ne parvenais pas à dire à voix haute <sup>15</sup>. »

Il se relie aux lettres, et de là va pouvoir se relier à sa vie passée, disparue. Aharon produit alors, après beaucoup d'efforts et de douleur, son premier texte, récit de la vie dans sa première maison, grâce à ces lettres

pourtant étrangères mais qui sont les seules qui lui tracent la voie vers l'écriture. « J'espère que les lettres hébraïques vont me rattacher à ce qui est caché en moi <sup>16</sup>. » Usage donc de la lettre étrangère pour retrouver l'intime en lui, dont il est pourtant séparé. Et ce qu'il retrouve, dans la langue de l'autre si durement acquise, c'est aussi lui-même, et sa propre *lalangue*, ineffaçable : « Je n'oubliais jamais la promesse que je m'étais faite : si je parviens à écrire un jour, je mêlerai la musique intérieure de ma mère à mon écriture <sup>17</sup> » – n'oublions pas que *lalangue*, si elle est propre au sujet, lui vient de l'autre.

Comme le souligne Laurence Mazza-Poutet dans son texte « Du gravier dans la bouche », Appelfeld dans *l'Histoire d'une vie* ne pouvait relier les mots en phrases, comme il ne pouvait relier son passé à son présent, relier l'Europe et l'horreur qu'il a vécue avec son arrivée et sa vie en Israël. Dans *Le garçon qui voulait dormir*, il me semble qu'il nous livre une manière de faire.

Au-delà de la beauté des textes qu'il a produits, on peut faire l'hypothèse que se relier aux lettres, par la copie patiente et répétée qui soutient son corps douloureux, le fait d'abord construire un lien avec le corps de cette langue, et lui ouvre la voie vers l'écriture, au sens de la littérature, pour lui permettre enfin que quelque chose s'écrive, au sens cette fois de la psychanalyse, soit qu'il y ait un effet réel sur son paysage intérieur, l'écriture traçant les fils entre les périodes si radicalement séparées de sa vie.

Toute l'œuvre d'Appelfeld repose sur le désir inextinguible de retrouver ce qu'il a perdu, des traces de son enfance, les moments d'avant l'arrachement brutal d'avec ses parents. Mais bien sûr, se relier aux lettres, et à son passé, comme il le fait, n'est pas se relier au réel, dont on ne peut, selon Lacan, qu'atteindre « un bout, un trognon. Un trognon certes autour duquel la pensée brode, mais son stigmaté, à ce réel comme tel, c'est de ne se relier à rien <sup>18</sup> ». D'autres choisiront donc plutôt de continuer malgré ce trou dans l'histoire, le laissant à jamais vierge de toute inscription, réel indicible qu'aucune littérature ne peut dire.

*Mots-clés : corps, lettres, Appelfeld, réel.*

---

\* [↑](#) Intervention remaniée (sans le cas clinique) de l'intervention à Tarbes, le 17 mai 2014, lors de la journée « Le corps de l'inconscient » organisée par le pôle 8.

1. [↑](#) A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2011.

2. [↑](#) L. Mazza-Poutet, « Du gravier dans la bouche », *Mensuel*, n° 52, Paris, EPFCL, mars 2010.

3. [↑](#) A. Appelfeld, *Le garçon qui voulait dormir*, *op. cit.*, p. 19.

4. [↑](#) *Ibid.*, p. 20. Je souligne.

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 25.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 39.

7. [↑](#) *Ibid.*, p. 69.

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 94.

9. [↑](#) *Ibid.*, p. 35.

10. [↑](#) *Ibid.*, p. 66.

11. [↑](#) *Ibid.*, p. 65.

12. [↑](#) *Ibid.*, p. 185.

13. [↑](#) *Ibid.*, p. 200.

14. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

15. [↑](#) A. Appelfeld, *Le garçon...*, *op. cit.*, p. 191.

16. [↑](#) *Ibid.*, p. 173-174.

17. [↑](#) *Ibid.*, p. 260.

18. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, leçon du 16 mars 1976.